Larson Göran,
Ibn García's shuʿūbiyya Letter. Ethnic and Theological Tensions in Medieval al-Andalus.

Leiden, Brill, 2003, 246 p.
ISBN : 978-9004127401

L'ouvrage de G. Larsson porte sur la *risāla* rédigée par Abū ʿĀmir Aḥmad Ibn Ġarsiya al-Baškunsī et adressée à Abū ʿAbd Allāh Ibn al-Ḥaddād, le célèbre poète et vizir d'Ibn Ṣumādiḥ, seigneur d'Alméria. La *nisba* d'Ibn García renvoie à une probable origine basque. Même si on connaît mal les motivations et les causes qui ont poussé à la rédaction de cette lettre, la situation politique, sociale et théologique de l'époque est fondamentale pour en comprendre l'objectif. Un des mérites de Göran Larson est justement d'avoir replacé cette œuvre dans le contexte du XIe siècle andalou, dominé par l'éclatement politique en de nombreuses cours princières indépendantes et rivales, les *Taifas*, et plus largement dans le cadre culturel et religieux de l'Islam, y compris oriental.

Les premiers chapitres insistent sur le fait que les tensions ont toujours existé au sein de la *umma* et que la controverse sur la *šuʿūbiyya* est un phénomène parmi d'autres pour tenter de répondre à la question des relations entre islam et égalitarisme. Selon Ibn García, les Arabes auraient traité les musulmans non arabes comme des sujets de seconde catégorie dès la mort du prophète Muḥammad ; or, le substrat culturel ou ethnique n'aurait pas dû être un problème pour les musulmans. Par l'utilisation d'un grand nombre de traditions persanes et byzantines, le texte d'Ibn García soutient même que les Arabes sont inférieurs aux non Arabes : les Arabes sont ainsi présentés comme des habitants du désert, en comparaison avec les Sassanides de haut rang qui sont décrits comme des princes et des rois. G. Larrson s'est intéressé à ce texte qui, au-delà des questions « ethniques » et culturelles, dessine une idéologie du pouvoir visant à légitimer le pouvoir de non Arabes.

En fait, les cinq premiers chapitres sont destinés à introduire le dernier qui correspond à l'étude spécifique de la lettre d'Ibn García. G. Larson s'est focalisé sur les questions de légitimité et d'identités de groupe et se préoccupe principalement de mettre en relief les liens entre l'interprétation de l'islam et le pouvoir politique. La réflexion de l'auteur s'appuie sur les travaux des chercheurs qui ont réfléchi sur la question de l'identité, comme Frederic Barth. À partir des différentes études existantes, G. L. définit quatre critères qui permettent, dans les sources écrites, de caractériser les frontières entre communautés : la géographie, la politique, la langue et la religion. Ceux qui ne parlent pas arabe sont désignés comme *ʿağam*, un terme qui a des connotations péjoratives. Dans la lettre d'Ibn García, le terme de *ʿağam* est utilisé pour offrir une image positive en contraste avec le terme « Arabe », grâce à une inversion de l'usage symbolique du terme *ʿağam*.

Le premier chapitre fait un bilan historique, historiographique, problématique et méthodologique sur la notion de *šuʿūbiyya*. Il s'interroge sur les notions d'hétérodoxie vs. orthodoxie, d'hérésie et de rébellion (1) et sur les liens entre ces phénomènes et la possession du pouvoir. Les conclusions, peu surprenantes au demeurant, de G. L. sur la diversité et l'hétérogénéité de l'orthodoxie le conduisent à affirmer que l'établissement du califat omeyyade de Cordoue en 929 a permis, dans une large mesure, la centralisation et l'unification des idéologies politique et théologique. L'auteur justifie cette mise au point théorique par l'accusation d'hérésie qu'au moins un des adversaires d'Ibn García, Abū l-Ḥağğāğ Yūsuf Ibn al-Šayḫ al-Balaqī al-Malaqī (1132-1207), a lancé contre lui. Cette accusation d'hérésie est tardive et, en tout cas, postérieure à la mort d'Ibn García. G. L. considère qu'il est difficile de prétendre qu'Ibn García appuyait une interprétation de l'islam ou un ordre social en contradiction avec la structure dominante de son époque. En effet le contenu de la *risāla* révèle que son auteur fit de son mieux pour soutenir son propre seigneur, le dirigeant musulman de Dénia. Pour cela, et à l'appui de l'islamité du pouvoir d'un non Arabe, la lettre remet en cause la suprématie invoquée par les Arabes, en s'intéressant à l'essence de la culture et de l'héritage de ces derniers. C'est donc à travers la question de l'hérésie et de l'apostasie que G. L. aborde le texte d'Ibn García qui se rattache principalement au mouvement ibérique de la *šuʿūbiyya*. Constatant que la « lettre » présente une interprétation de l'islam qui contredit les interprétations andalouses antérieures, G. L. a choisi d'accorder une grande importance à la littérature précoce de la *šuʿūbiyya* pour comprendre l'évolution qui se produit au XIe siècle. Ce chapitre contient une présentation historique du mouvement de la *šuʿūbiyya* : défini comme mouvement, la *šuʿūbiyya* ne s'est pas construite autour d'un manifeste, mais regroupe des auteurs divers qui ont des pensées ou des modes d'appréhension similaires de la société islamique. Ce n'est pas un système fermé, mais un groupe lâche d'idées partagées sur la manière dont l'islam doit être interprété et la société organisée. Cette introduction, en resituant la question des relations entre Arabes et

(1) Sans citer l'ouvrage de Khaled Abou El Fadl, *Rebellion & Violence in Islamic Law*, Cambridge, 2001, 391 p., cf. compte rendu dans *Bulletin Critique des Annales islamologiques*, 21, 2006.

BCAI 23 (2007) Larson Göran: Ibn García's sh'ūbiyya Letter. Ethnic and Theological Tensions in Medieval al-Andalus., recensé par Pascal Buresi
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

non-Arabes au cours du premier siècle de l'histoire, vise à insister sur le fait que l'histoire d'al-Andalus s'inscrit parfaitement dans la continuité des débats qui ont lieu, ou qui ont eu lieu, en Orient depuis l'avènement de l'islam. G. L. fait une synthèse très intéressante sur les genres littéraires et poétiques de la dérision de l'ennemi (*hiǧā'*) et d'autoglorification de soi (*faḫr*), ainsi que sur la critique de la généalogie (*ʿilm al-ansāb*) et de la langue arabe (*ʿilm al-luġa*), en citant al-Iṣfahānī, auteur du *Kitāb al-aġānī* (897-967), Ibn Qutayba (m. 267/889) ou al-Ǧāḥiẓ (m. 255/869), qui avait des vues pro-Arabes et défendait le califat abbasside et la théologie mu'tazilite. Pour Ibn Qutayba, la supériorité des Arabes, qui doit durer jusqu'à l'Apocalypse, viendrait du fait qu'elle est fondée sur la prophétie, non sur le pouvoir temporel, que l'administration persane est construite par la politique et ne correspond donc pas aux idéaux islamiques et par conséquent que la domination arabe n'est pas limitée dans le temps comme celle des dynasties persanes antérieures.

Le deuxième chapitre porte sur la période 711-929. Les troubles rapportés dans les chroniques révèlent les tensions qui affectent la société d'al-Andalus. L'objectif de ce chapitre est d'étudier les aspects les plus importants de la transmission des conflits de l'Orient vers l'Occident musulman au cours des premières décennies de la conquête musulmane d'al-Andalus. L'objectif déclaré de G. L. est d'étudier la manière dont sont formulées les notions d'hérésie et d'orthodoxie au cours de cette période en al-Andalus, pour conclure que le développement de ces notions y reflèterait d'abord les conflits politiques et théologiques. Un des mérites de G. L. est de n'avoir pas enfermé les débats et polémiques religieuses de l'époque dans le cadre disciplinaire trop étroit de l'islamologie, mais d'avoir déconstruit les concepts d'hérésie, d'hétérodoxie, afin de les resituer dans le champ politique : des groupes sans pouvoir, aspirant à en avoir plus, étaient presque systématiquement catalogués comme hérétiques.

Le troisième chapitre porte plus spécifiquement sur le califat omeyyade de Cordoue (929-1031). Il traite de l'articulation symbolique du pouvoir. Cordoue devient un centre de pouvoir hégémonique combattant tous les centres alternatifs et concurrentiels. C'est à travers les exemples, étroitement liés, de l'adoption du titre califal et du langage architectural incarné dans la Grande mosquée de Cordoue que l'auteur s'intéresse à la distribution du pouvoir. Ces thèmes ne sont pas nouveaux et les apports de G. L. non plus. Il s'agit plutôt ici d'une synthèse des travaux existants, nombreux, plutôt que d'une analyse originale [(2)]. On pourra reprocher à G. L., à propos du Coran de la Grande mosquée de Cordoue et, de manière générale, des problèmes concernant la mise en place du corpus coranique, de ne pas citer les travaux les plus récents de François Déroche, d'Alfred-Louis de Prémare et de bien d'autres, mais seulement l'ouvrage de Cook de 1983. Cette remarque s'applique aussi aux sources, trop souvent utilisées à travers leurs citations dans d'autres ouvrages ; cela conduit G. L. à renvoyer à des éditions et à des traductions anciennes, parfois largement dépassées, alors même qu'existent de nouvelles éditions plus précises et de meilleures traductions. C'est le cas par exemple de l'édition et traduction de Dessus Lamare, datant de 1949 (Alger), à laquelle renvoie G. L. pour la description de la Grande mosquée de Cordoue par al-Idrīsī. La conclusion de ce chapitre est d'ailleurs un peu facile : la Grande mosquée de Cordoue serait un symbole fort du pouvoir, construite dans un dialogue tant avec le passé omeyyade qu'avec le nouveau califat abbasside de Bagdad, dans le but de créer un identité islamique propre à al-Andalus par l'utilisation de traditions locales (du point de vue des formes, du matériel et des styles architecturaux) !

Dans les chapitres 4 et 5 qui portent sur la chute du califat et sur la lettre d'Ibn García, G. L. s'interroge sur le monopole idéologique, politique et religieux des Omeyyades de Cordoue, sur l'essor d'une contestation et finalement sur le renversement du califat. Selon G. L., seuls les révoltes et les troubles sociaux, qui révèlent les tensions dans la société d'al-Andalus, permettent de comprendre le contexte de rédaction de la *risāla*. Dans la cité de Dénia, durant la période des *Taifas*, il était désormais légitime de lier les traditions arabes et islamiques avec les traditions non arabes. Avant 1031, les traditions non arabes n'étaient guère utilisées par les Omeyyades, arabes, mais dans le nouveau contexte de l'éclatement politique, elles deviennent une source d'inspiration pour les auteurs et les dirigeants non Arabes. Grâce à la diversification des références et des *auctoritates*, Ibn García parvient à formuler et légitimer un modèle politique et religieux alternatif pour les dirigeants non arabes.

C'est dans le sixième chapitre, entièrement consacré au texte d'Ibn García et à son environnement, que G. L. s'intéresse aux métaphores, aux symboles, aux *exempla* utilisés par l'auteur andalou, dans un essai de « microhistoire », à partir d'une source qui aborde des problèmes très importants, largement débattus dans le monde musulman médiéval. G. L. montre que c'est par l'utilisation d'exemples, de métaphores, de traditions et de légendes musulmanes classiques qu'Ibn García parvient à imposer la nécessité de réévaluer l'apport des non Arabes à l'islam. Ce chapitre donne

(2) Il s'agit d'une synthèse des travaux de F. Clément, J. D. Dodds, M. Fierro et D. Wasserstein, principalement.

BCAI 23 (2007) Larson Göran: Ibn García's sh'ūbiyya Letter. Ethnic and Theological Tensions in Medieval al-Andalus., recensé par Pascal Buresi
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'occasion à G. L. de présenter un résumé très utile de la lettre d'Ibn García (p. 161-163). Sa thèse vise à montrer que si, explicitement, la lettre d'Ibn García traite de la question des relations entre Arabes et non Arabes, elle est en fait étroitement connectée à une certaine interprétation de l'islam. Elle peut être lue comme la formulation, dans le contexte particulier de l'effondrement du califat, d'une croyance particulière contrastant avec l'interprétation de l'islam revendiquée par la communauté arabe. En rapprochant les traditions arabes et non arabes, en particulier persane et byzantine, Ibn García proposa un nouveau modèle, alternatif, pour les dirigeants musulmans non arabes. Une des méthodes utilisées par Ibn García réside dans l'inversion symbolique des mêmes référents que ceux utilisés par les auteurs orientaux. En rappelant que l'essor d'une culture arabe ne peut être conçu indépendamment des traditions grecques et persanes, Ibn García utilise l'opposition entre culture « arabe » et culture « non arabe » comme stéréotype et image rhétorique plutôt que comme un fait historique. On voit ainsi apparaître, sous la plume d'Ibn García, l'idée que les Arabes utilisent mal la rhétorique dans leurs discours, qu'ils ne maîtrisent pas la prose rimée (*sağʿ*) ou ne savent pas se battre.

Une conclusion, la liste des sources, une bibliographie et un index des noms propres complètent cet ouvrage.

Au final, il s'agit d'un travail intéressant, proposant, à partir de l'exemple d'Ibn García, une synthèse pertinente sur la question de la *šuʿūbiyya* en al-Andalus. On pourra juste regretter qu'en repoussant à la fin de l'ouvrage l'analyse de détail de la « lettre » d'Ibn García, G. L. soit conduit, dans les différents chapitres préliminaires, à se répéter de nombreuses fois.

Pascal Buresi
Cnrs - Paris

BCAI 23 (2007) Larson Göran: Ibn García's shʿūbiyya Letter. Ethnic and Theological Tensions in Medieval al-Andalus., recensé par Pascal Buresi
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net